

Le mouvement intellectuel dans le monde est-il représenté à l'Exposition ?

L'ITALIE

Chaque pavillon étranger de l'Exposition offre le visage d'un peuple. Mais c'est un visage parfois muet qu'il faut interroger longuement, un visage qui, parfois, se dérobe. Le pavillon de l'Italie ne serait-il pas l'un des plus secrets ? C'est peut-être qu'il est particulièrement cohérent, tout tendu dans sa volonté de puissance, dans son affirmation de grandeur : pas une faille où la curiosité se glisse.

Belle architecture en tous cas, sobre architecture due à l'un des meilleurs constructeurs d'Italie : Marcello Piacentini. Je n'aime guère, à vrai dire, les statues qui couronnent cet édifice : son volume gagnerait à rester totalement pur. En revanche, la disposition intérieure est mieux qu'habile : alternance de salles immenses et sombres et de galeries translucides. Jeux subtils des vitrines incorporées aux murs et où dans une pénombre savante scintillent les verreries vénitiennes et les poteries florentines. Fraîcheur d'un jardin intérieur dallé de porphyre, dignité d'une cour d'honneur où, sous la Louve romaine veille une Victoire ailée, une victoire de bronze, hautaine et sourcilieuse.

C'est du bon travail, du trop bon travail. Tout ici est fait pour servir plus encore que pour plaire. Depuis la « Fiaschetteria » où l'on peut apprécier les « merveilleux vins italiens », depuis le sous-sol où s'épanouit l'industrie italienne, jusqu'au dernier étage qui n'est qu'un immense salon d'honneur, le pavillon tout entier chante la grandeur italienne.

Dans ce grand cube de verre voisinent le modernisme et la tradition. Mais le souvenir de César et celui de Le Corbusier sont si intimement mêlés ici, que j'ai cherché vainement cette zone de calme et de silence où pourrait affleurer quelqu'un de ces secrets psychologiques par où l'on découvre l'âme d'un peuple. J'ai regardé dans la cour d'honneur les fresques où Cagli a conté l'histoire italienne depuis César jusqu'à Mussolini, et j'ai vu l'hélice de l'hydravion d'Agello.

— On peut, disais-je à l'un des commissaires italiens, inspirer à une nation l'orgueil de son passé et le sentiment de sa force, mais cela suffit-il à nourrir sa vie intérieure ? Est-il un chef, un roi, un empereur qui puisse prévaloir contre le vieux drame humain ? Qu'apportez-vous à l'Humanisme ?

— Pensez-vous, m'a-t-il dit, qu'il ne soit pas satisfaisant d'être l'homme le plus rapide du monde ou même simplement d'être son compatriote ?

Sur le plan des conquêtes matérielles, le pavillon, certes, est riche en satisfactions. Sans parler du sous-sol où sont harmonieusement présentées les richesses industrielles de l'Italie, on peut voir au rez-de-chaussée les nombreux témoignages de son activité coloniale et au premier étage on peut admirer l'ampleur de son œuvre architecturale. Là les ponts, les routes, les villages des marais Pontins, réunis en de vastes photomontages, forment un ensemble assez impressionnant.

La section des arts graphiques est voisine.

— Dans notre littérature italienne, m'a dit mon guide tandis que nous y pénétrions, il s'est produit un phénomène singulier mais fort explicable. Nous voyons actuellement en Italie disparaître le roman et se développer la poésie. Le roman n'est plus pour nous un instrument littéraire satisfaisant. Il est basé sur de menus drames individuels qui ne nous intéressent pas. La poésie, au contraire, permet d'exprimer des états d'âme collectifs et c'est pourquoi nous avons actuellement une floraison de poètes. L'Italie est aujourd'hui à un tournant de sa vie spirituelle. Toute une jeune génération l'entraîne vers un monde neuf où n'ont plus cours les vieilles formules du monde libéral. Pour les écrivains, les penseurs, il s'agit de contribuer à l'œuvre commune et non plus de fabriquer de petites clefs qui s'adaptent à de petites énigmes individuelles.

Ne cherchez pas pourtant la poésie dans

cette section. Pour ma part je ne l'y ai pas vue représentée, c'est vainement que j'ai examiné tant de beaux volumes exposés. Il y avait là une fort bonne édition du « Prince », de Machiavel (« Ce n'est pas avec des mots qu'on maintient les Etats ») ainsi que l'excellent ouvrage d'Edoardo Persico sur les **Sculptures romaines de César à Justinien**, mais je n'ai pas même vu le nom de Marinetti...

◇ ◇ ◇

Le deuxième étage est plus particulièrement consacré aux arts. On trouve là les œuvres d'artistes qui nous sont familiers et dont beaucoup nous ont été révélés par l'exposition du Jeu de Paume. Il y a là des œuvres de Fiumi, Severini, de Pisis, Casoratti, Carlo Carra, Carena.

J'essayais de définir cet art italien moderne, de mesurer ce qu'il contenait encore de tendresse et de pureté...

— Une certaine conception esthétique, disais-je, ce n'est au fond qu'une certaine conception du bonheur.

— Vous n'avez pas encore pris conscience, m'a-t-on répondu, de l'énorme révolution morale qui se déroule actuellement à travers le monde et spécialement en Europe... J'ai vu, dans votre pavillon de la Solidarité je crois, les images du bonheur français exprimées en fresques. Permettez-moi de vous dire qu'elles sont singulièrement périmées. Le bonheur pour

vous c'est la pêche à la ligne ou la radio au coin du feu.

Je me suis hâté d'expliquer qu'il ne fallait pas tirer de conclusions trop hâtives d'une décoration murale.

— Mais, m'a-t-on dit, vous pouvez regarder les nôtres. Vous y verrez frémir tout l'élan du fascisme, vibrer l'enthousiasme de tout un peuple. C'est là notre art véritable, celui qui exalte notre action ! En peinture, l'époque du portrait est passée. Notre art ne peut plus être que collectif.

◇ ◇ ◇

Voilà qui explique le pavillon italien, ce morceau du Fascisme 1937, planté aux bords de la Seine.

C'est au dernier étage de ce pavillon, dans le salon d'honneur, que le sens de cet effort apparaît de la façon la plus éclatante. C'est une immense salle de plus de dix mètres de haut : l'une de ses parois est couverte de marbre, l'autre a reçu des peintures illustrant la charte du travail, une autre porte une décoration en « thermolux », récent triomphe de la technique italienne, la dernière enfin est ornée d'une mosaïque de cent mètres carrés, composée par Mario Sironi.

Il y a dans tout cela de la grandeur, de la force, de l'audace. Une réussite de ce genre s'impose à vous plus qu'elle ne vous conquiert. Et c'est, je crois bien, l'impression que provoque le pavillon tout entier.